gin

Vaya con Dios



Mars 1502. Coyllas a six ans. Coyllas va mourir. Tout le monde s'en fout. Où plutôt, tout le monde se réjouit. Le village s'est réuni sur la place à attendre que l'espoir soit enfin prêt à entamer la route pour la grande fête de mai, le mariage des cieux, l'alliance avec ceux d'en bas, ceux qui n'ont pas connu le vent et le gel, la famine et la neige. Il ne comprend pas pourquoi la foule scande son nom, pourquoi sa mère s'acharne à lui enfoncer des aiguilles dans le crâne pour y faire tenir une coiffe aussi haute que son petit corps. Elles doivent absolument rester hissées vers le ciel. Quel drame si elles venaient à tomber ! Désaveu des Dieux, honte sur le reste de la famille, le village qui espère. Les prêtres ne lèveraient pas les bras, n'enverraient pas l'indigne rejoindre la grande fête de mai, l'Incas, les ancêtres, les Dieux. Après tout qu'elles tombent !
La mère respire. Elle sourit à Coyllas dont les jambes ont bien du mal à tenir sous le poids de la coiffe. Il attrape les deux petites figurines, marionnettes qu'il est, déguisées à son effigie et se bat pour faire entrer les trois lamas dans sa petite main gauche. « Il faut bien faire attention à ce qu'ils ne tombent pas », il regarde sa mère, lui fait un signe de la tête, tombe presque à le renverse, se redresse. Après tout qu'ils tombent ! Avec un peu de chance, ils pourront s'animer et courir loin d'ici. Sa mère lui pousse les épaules jusqu'au pas de la porte. Il fait beau sur la place. La pluie a enfin cessé de marteler les champs de boue et le soleil a décidé de s'inviter à la fête. Il sort. Le village hurle. Le tour de la place. Pas de chute, pas de drame, beaucoup de bras au ciel. L'espoir partira demain pour la grande fête de mai.
Le soleil n'est pas encore complètement levé et les gelées du matin persistent jusque dans le souffle de la petite troupe animée à regrouper les vivres. Des hommes pour la paix, quelques femmes

pour la parure sacrée, les prêtres pour le ciel et la mort et les lamas pour la vie. La route qu'ils commencent aujourd'hui sera longue mais bien plus agréable que celles qu'ils appréhendent déjà au retour. S'ils rentrent. Un vrai chemin, tracé de pierres et de villages où ils pourront retrouver pour une nuit la chaleur et l'humanité, recharger les sacoches vides qui viendront immanquablement à pendre sur les flancs des animaux. Tour à tour, ils chantent, afin que l'ennui et le froid ne viennent pas hanter de désespoir le cortège dont les poches se vident à mesure que les larmes de la mère de Coyllas lui débordent de l'estomac pour venir à ses lèvres. Elle est malade. Un lama la portera jusqu'à Cuzco, ou jusqu'au tombeau, et le petit garçon doit maintenant marcher du lever au coucher du soleil. Il ne se plaint pas. A quoi cela pourrait-il bien servir ? Au moins maintenant on lui laisse porter ses vieilles sandales qui ne lui enflamment pas les pieds et il a le droit de courir pour essayer d'attraper les cochons d'inde.

Plus ils s'approchent de la capitale, plus les curieux venus de toutes les provinces s'attroupent autour du petit homme. Coyllas ne sait pas pourquoi ils cherchent tous à le toucher sans cesse mais il se tait. Il n'a jamais rien eu à dire. Il fait juste les grimaces qu'on lui autorise, masque de terreur qui amuse les spectateurs. « Eux, ils n'ont pas de cadeau pour le Sapa Inca », sa mère, soutenue des dieux et des ancêtres, est de nouveau sur pieds. Le destin, qui les étouffe déjà, ne les abandonnera pas.

Une fois aux portes de la cité, un prêtre les attend pour les mener à la petite cabane où ils devront patienter jusqu'à la fête. Ils peuvent enfin souffler. Les vivres ne viendront pas à manquer et la lourde tâche d'acheminer la relique sacrée peut être déposée entre de bonnes mains jusqu'au retour. Récupérer, s'enivrer, oublier. Le

chemin sera dur mais tout est joué et se débattre ne servirait qu'à les épuiser inutilement face à ce qui a été scellé bien avant leur naissance.
Matin de la célébration. Des visiteurs dorment depuis des jours dans les ruelles et sur les hauteurs pour être certains d'avoir la chance d'apercevoir la parade. Le spectacle aura valu la privation. Des semaines, des mois, pour des tours de plumes et une potence. Un jour, les provinces viendront admirer le manège de leurs lamas de bois. Un jour, en attendant la mort, ils rêvent.
Coyllas a dû se lever bien avant le soleil pour remettre ses plumes et son costume. Il est jeune, il sera parmi les premiers à être jeté sur la place suivi de sa cour et de celle qui sera désormais se femme, pas ici, plus haut, encore dans les bras de sa mère, incapable de marcher seule, trop petite, trop de poids.
L'immense cercle vide est prêt à les avaler, entouré de murs de pierres, surveillé par un colosse de roche qui n'attend que de se jeter sur eux au moindre faux-pas. Et les cris si intenses qu'il pense qu'il est devenu sourd. Les nobles hurlent tout autour, aveuglant Coyllas de leurs costumes trop colorés, de leur or reflété par les plumes de l'Incas qui se répandent comme des rayons de soleil prêts à le piquer. Il a tellement peur qu'aucun son ne veut sortir de sa bouche grande ouverte.
Sa mère lui pousse es épaules. Il vacille, manque de s'écrouler et se rattrape sur sa jambe tremblante. Il est aux portes du gouffre, tout le monde l'aperçoit, hurle, il ne peut plus reculer. Il regarde autour de lui, effrayé, il croit à un tremblement de terre, mais ce ne sont que les voix qui s'intensifient encore, si cela est possible, lorsque sa petite femme apparaît, splendide, en larmes, dans les bras de sa mère. Coyllas a répété, il sait ce qu'il doit faire, il ne peut pas bouger.

Seuls ses yeux tournent comme ils le peuvent pour tenter de trouver une issue, un trou où se cacher, un sens à ce qu'il se passe. Il retrouve sa mère du regard. Elle n'a pas l'air content et lui fait de grands gestes circulaires en direction de l'autel. Il respire, fait un pas, les souffles de soulagement le renversent presque. Puis il avance, suivi de l'épouse, des lamas, des claquements de mains et des cris. Il n'y a que le silence dans sa tête. Il n'entend que sa respiration et ses tempes qui battent. Il n'entendra plus jamais rien d'autre, petite marionnette qui n'existe déjà plus que pour le peuple qui l'acclame. Il a bien répété. Demi-tour de piste, les vautours retiennent leur respiration en attendant le signe de l'Inca, tous immobiles. Bras au ciel, cris, fin du tour, retour aux écuries.
Ses gardiens sont aux anges. Tout le monde boit, chante. Il faut bien oublier avant de parcourir le chemin mortel des cieux. Tout le monde se réjouit. Coyllas reste dans un coin. Sa mère tente d'attirer le roi vers la fête mais il sait qu'il n'a jamais eu de vrai rôle à jouer. Après tout qu'il pleure, qu'est-ce que ça changerait. Et sa mère repart dans la ronde, celle de la vie, celle qui l'oublie déjà.
Les visages sont beaucoup plus fermés le jour du départ. Pas de routes, pas de villages, juste les jambes qui s'enfoncent dans la neige, les pieds qui gèlent et les corps qui meurent. Les lamas plient déjà sous le poids des sacoches qui ne pourront plus se remplir, les prêtres sous les effluves du liquide sacré, aux femmes les parures et les hommes grognent sous l'effet des fêtes des jours passés. La route ne sera pas longue mais la joie et l'ivresse ont cédé la place à la réalité dont personne ne veut. Tous espèrent que l'épreuve aura au moins valu quelques bonnes récoltes.
Coyllas attend dans la cabane, il n'a rien le droit de faire, la relique sacrée doit arriver intacte, sinon tout aura été en vain. Le vent est

glacial lorsque la petite caravane reprend sa route. Les gardiens les ont abandonnés, ils ont terminé leur œuvre au moment où l'Inca a levé ses bras d'or, la suite ne leur a jamais importé plus que l'idée qu'elle transmet. Les spectateurs ont déserté les rues et les quelques yeux qui se détournent vite sont emplis de la peur d'être maudits par le petit cadavre qui déambule silencieusement au milieu de ses protecteurs. Les portes, et puis plus rien. Seulement des jours indistincts accompagnés du bruit du vent, du cri des aigles et du craquement de la neige qui s'écrase sous leurs corps. Deux sont morts déjà, emportés par la folie des Dieux et le froid. Coyllas n'a pas froid. Il a le droit au liquide sacré qui lui donne chaud et fait passer les journées interminables en un claquement de semelles. Lorsqu'ils arrivent au sommet, cela fait des jours qu'il ne peut plus marcher, il ne sait plus combien.

Tout est prêt, le trou et les fioles, quand ils réveillent Coyllas pour le préparer. Ils lui remettent sa coiffe et ses habits de fête. Ses muscles ne répondent déjà presque plus et il a bien du mal à faire tenir les trois lamas dans sa main engourdie. Il doit boire beaucoup de potion qui rend courageux, il en est écœuré mais ils l'entourent en récitant les chants sacrés et ils l'exhortent à prendre une nouvelle gorgée à chaque couplet, sa mère courbant sa nuque et le liquide qui coule dans sa gorge et il n'a pas la force de résister. Tout tourne autour de lui. La neige s'illumine et les voix s'incarnent. Il voit les ancêtres qui volent au dessus de lui et le poussent jusqu'au trou qui l'attend à quelques mètres. La procession le suit sans arrêter ses chants macabres. Coyllas descend et se recroqueville au fond, la tête dans ses genoux, il s'est endormi. Sa mère attrape une pioche et le recouvre lentement de l'amas de terre qui s'est déjà changé en

pierre. Les prières durent encore jusqu’au milieu du jour et puis plus rien, pas un bruit, un frémissement sous la terre. Le petit prodige est mort depuis longtemps, ils peuvent retourner tranquillement au village par un chemin plus agréable, laissant là Coyllas, avec ceux qui l’ont précédé, s’occuper des Dieux, de la récolte et rejoindre les ancêtres et le silence gelé pour l’éternité.



Publication certifiée par De Plume en Plume le 08-12-2015 :
https://www.de-plume-en-plume.fr/

En savoir plus sur l'auteur : gin

Vous pouvez lui laisser un commentaire sur cette page : Vaya con Dios sur DPP